

## OCTAVE MIRBEAU ET L'OUEST

Cette communication prenant place dans le cadre d'un congrès des sociétés savantes de Maine-et-Loire, vous êtes habilités à en déduire que Mirbeau (1848-1917) est un écrivain angevin au même titre que Du Bellay, Volney, Gracq ou Hervé Bazin. Cette hypothèse ne peut être que confortée par un certain nombre d'indices recueillis dont la presse locale : c'est à Angers qu'a eu lieu le premier grand colloque international et pluridisciplinaire consacré à l'auteur du *Journal d'une femme de chambre*, en 1991 ; que j'ai soutenu ma thèse sur *Les Combats d'Octave Mirbeau* en 1992 ; qu'a été fondée en 1993 la Société Octave Mirbeau - dont le président d'honneur était Hervé Bazin - ; qu'a été inaugurée l'exposition Mirbeau en 1995 ; qu'a été créé, la même année, par le N. T. A., un remarquable spectacle Mirbeau conçu par Yves Prunier et intitulé *Comment devenir un homme* ; et qu'est en cours de constitution et de numérisation, à la Bibliothèque Universitaire, un fonds Octave Mirbeau prochainement accessible aux chercheurs du monde entier ; c'est en Anjou qu'ont été édités les *Combats pour l'enfant* et les *Premières chroniques esthétiques* de Mirbeau, ainsi que les *Cahiers Octave Mirbeau* (quatre numéros parus, d'un total de 1400 pages) <sup>1</sup> ; enfin, c'est au Festival d'Anjou enfin qu'ont triomphé *Le Journal d'une femme de chambre*, interprété par Geneviève Fontanel, en 1991, et *Les Affaires sont les affaires*, mis en scène par Régis Santon, en 1995.

Pourtant, comme toujours, les apparences sont trompeuses, et il me faut bien avouer, au risque de vous décevoir, que Mirbeau n'a aucune attache avec notre département : il est incurablement Normand. Pire encore, et son cas devient carrément indéfendable : il n'a, à ma connaissance, pas écrit une seule ligne sur l'Anjou... Ce n'est donc que "*par procuration*", comme l'a écrit un journaliste, c'es-à-dire par mon truchement, qu'il a été en quelque sorte naturalisé Angevin depuis quelques années. Par conséquent, ce n'est pas de l'Anjou que je traiterai aujourd'hui, mais plus généralement du grand Ouest, essentiellement de la Normandie et de la Bretagne. Mais le corpus des œuvres où Mirbeau évoque les paysages et les hommes de l'Ouest est si vaste que force me sera d'être très synthétique et de ne citer que de très brefs extraits. Avant d'en venir à mon sujet du jour, il ne sera pas superflu de dire quelques mots d'introduction sur ce grand écrivain longtemps méconnu, et enfin remis à sa vraie place : l'une des toutes premières de notre littérature, comme l'avait bien vu Léon Tolstoï <sup>2</sup>.

Journaliste le plus influent, le plus coté, et, partant, le mieux payé de son temps, Mirbeau est d'abord un justicier et un don Quichotte, qui a mis sa plume au service des déshérités et des souffrants de ce monde et qui a mené combat, sur tous les terrains, pour défendre les droits et les intérêts matériels et moraux des laissés pour compte du développement industriel. Critique d'art doté d'une véritable prescience, il a soutenu et promu à grand son de trompe ses "*dieux*" Claude Monet et Auguste Rodin, il a révélé le génie de Van Gogh et de Camille Claudel, il a défendu Pissarro, Gauguin, Cézanne, Vallotton, Maillol et Utrillo. Critique littéraire ouvert à tous les courants, il a du jour au lendemain révélé Maurice Maeterlinck et Marguerite Audoux, il a promu Alfred Jarry, Remy de Gourmont, Marcel Schwob, Léon Bloy et Charles-Louis Philippe, il a acclimaté en France Dostoïevski, Tolstoï et Knut Hamsun, il est un des très rares à avoir osé défendre Oscar Wilde condamné au *hard labour*. Romancier, il a remis en cause l'héritage du roman prétendument "réaliste", participé à la déconstruction, voire à la mort, du vieux roman du XIXe siècle, et ouvert la voie à la modernité (notamment dans *La 628-E 8*). Au théâtre, il a connu le plus grand triomphe européen du début du siècle avec *Les Affaires sont les affaires* (1903), grande comédie classique de mœurs et de caractères, qui n'a rien perdu de sa force et de son actualité, et, dans ses *Farces et moralités*, apparaît comme le précurseur du théâtre didactique de Brecht, du

---

<sup>1</sup> L'abonnement aux *Cahiers Octave Mirbeau* (10 bis rue André Gautier, 49000-Angers) est de 150 francs par an. La cotisation à la Société Octave Mirbeau (même adresse) est de 200 francs par an et donne droit à la livraison gratuite des *Cahiers*.

<sup>2</sup> Tolstoï, en 1903, voyait en Mirbeau "*le plus grand écrivain français contemporain, celui qui représente le mieux le génie séculaire de la France*".

théâtre rosse d'Anouilh et de Marcel Aymé, et du théâtre de l'absurde d'Ionesco. Enfin, écrivain engagé, soucieux de ses responsabilités sociales, il est le type même de ces "*intellectuels*" libertaires qui se sont battus pour la Vérité et la Justice au cours de l'Affaire Dreyfus et au-delà, sans craindre de s'affronter aux pouvoirs en place.

\* \* \*

Octave Mirbeau, donc, est un homme de l'Ouest. Né à Trévières (Calvados), il a passé toute sa jeunesse, jusqu'à l'âge de 24 ans, à Rémalard (Orne) : il est Normand, tant du côté maternel (son grand-père était notaire à Trévières, dans le Bessin) que du côté paternel (même ascendance notariale, dans le Perche). C'est à Caen qu'il a passé son baccalauréat, en 1866, après y avoir été interne dans une boîte à bachot. C'est dans le Perche qu'il a vécu une de ses expériences les plus traumatisantes : la débâcle de l'armée de la Loire pendant la guerre de 1870. En dépit de l'ennui mortifère de toutes ces "*années ennuyeuses et vides*", il retournera en Normandie en 1885, pour mettre son couple scandaleux - il vit avec une ancienne théâtreuse et femme galante, Alice Regnault, qu'il épousera en mai 1887 - à l'abri des cancan parisiens et pour s'y ressourcer avant d'entamer le premier roman signé de son nom, *Le Calvaire* : il s'installe pour six mois près de Laigle et y élève des poules... Quatre ans plus tard, c'est de nouveau en Normandie qu'il vient s'installer pour plus de trois ans, mais dans l'Eure, cette fois, aux Damps, près de Pont de l'Arche.

Il est donc resté fidèle à ses racines normandes, et il n'est pas étonnant que toute son œuvre reflète son attachement. C'est le Perche sous le Second Empire qui est évoqué dans ses ébouriffantes lettres de jeunesse à Alfred Bausard des Bois <sup>3</sup>, ainsi que dans les deux premiers chapitres du *Calvaire* (1886), dans *L'Abbé Jules* (1888) et dans la moitié de *Sébastien Roch* (1890), où le bourg de Rémalard est aisément reconnaissable et où le romancier donne à certains personnages le nom de personnes réellement existantes du village, par exemple le curé Blanchetière, qui y a exercé son sacerdoce pendant un demi-siècle. Plusieurs de ses *Lettres de ma chaumière* (1885) et de ses contes postérieurs parus dans la presse <sup>4</sup> mettent en scène des paysans normands ou relatent des épisodes tragiques de la guerre de 1870 telle que l'a vécue l'auteur. C'est également dans le Perche qu'est situé le château d'Isidore Lechat, dans *Les Affaires sont les affaires* - Vauperdu est le nom d'un manoir de Rémalard - et que se déroule l'action d'un roman inachevé et posthume, *Un Gentilhomme* <sup>5</sup>.

Comme de bien entendu, la Haute-Normandie n'a pas manqué non plus d'inspirer notre romancier. C'est dans la région de Pont de l'Arche - rebaptisé Le Mesnil-Roy - qu'il situe *Le Journal d'une femme de chambre*, qui paraît en volume en 1900, mais dont la première mouture est publiée en feuilleton dès 1891, alors que Mirbeau habite Les Damps. C'est la même région, près du Vaudreuil, qui constitue apparemment le cadre, non spécifié, de cet extraordinaire roman existentialiste traitant de la tragédie de l'artiste et inspiré de Van Gogh, *Dans le ciel* <sup>6</sup> (1892-1893), mais on ne saurait y chercher la moindre velléité de réalisme. Un certain nombre de chroniques et de contes rédigés au cours de cette période sont également situés dans l'Eure, notamment "Les Abandonnés" <sup>7</sup>.

La deuxième région de prédilection de Mirbeau est la Bretagne, où il a pourtant beaucoup souffert. C'est à Vannes qu'il a passé, de 1859 à 1863, quatre années d'"*enfer*" au collège des jésuites Saint-François-Xavier, dont il a été chassé dans des conditions extrêmement suspectes et troublantes <sup>8</sup>. C'est à Rennes, dans une autre boîte religieuse, le collège Saint-Vincent, qu'il est encaserné l'année

<sup>3</sup> Publiées par mes soins aux Éditions du Limon, Montpellier, 1989.

<sup>4</sup> Les contes et nouvelles de Mirbeau ont été recueillis en deux volumes, sous le titre de *Contes cruels*, et ont paru à la Librairie Séguier en 1990.

<sup>5</sup> Roman à paraître en 1998 dans mon édition critique de l'*Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau, publiée aux Éditions de Septembre-Archimbaud, sous le haut patronage de l'Académie Goncourt, avec des préfaces de François Nourissier et de Roland Dorgelès

<sup>6</sup> Publié par nos soins en 1989, aux Éditions de l'Échoppe, Caen.

<sup>7</sup> Recueilli dans mon édition des *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrézien, 1990.

<sup>8</sup> Dans *Sébastien Roch*, le héros éponyme est violé par un jésuite, le père de Kern, qui le fait chasser en le faisant

suiuante. C'est au fin fond du Finistère, à Audierne, que, fuyant Paris et les enlacements pernecieux de la goule Judith (la Juliette du *Caluaire*), il vient, vingt ans plus tard, en décembre 1883, retrouver la paix de l'âme et la force d'entamer une difficile rédemption, au contact des marins et paysans bretons, qu'il côtoie pendant sept longs mois. Oubliant qu'il y a été, de son propre auu, malheureux comme un chien, c'est encore en Bretagne, mais dans le Morbihan cette fois, qu'il cherche à s'installer au lendemain de son mariage avec Alice Regnault : après auoir vainement cherché une maison à Belle-Isle, où il a rendu uisite à Claude Monet l'année précédente, il jette son déuolu, en juillet 1887, sur un uieux manoir Louis XIV, Kérisper, près d'Auray. Il n'y restera que dix-huit mois, miné et chassé "*de son menhir*" par "*les fièvres paludéennes*".

Ces différents séjours bretons laisseront de nombreuses traces dans son œuvre narrative. Plusieurs des *Lettres de ma chaumière* évoquent la région d'Audierne, d'où est native la femme de chambre du célèbre *Journal*, Célestine. C'est dans le même coin, près de Plogoff, que le héros du *Caluaire*, à l'instar de son créateur, vient se ressourcer pendant quelques mois. C'est au collège des jésuites de Vannes que se déroule une bonne moitié de *Sébastien Roch*, et c'est dans la région d'Auray que sont situés nombre de contes et de chroniques rédigés par Mirbeau au cours de son séjour à Kérisper. Quant à Belle-Isle, il l'évoque dans deux contes cruels : "Kervilahouen" et "Les Corneilles" (*Contes cruels*, t. I, pp. 109-112 et 131-134).

Parmi les régions du grand Ouest, celle des Pays de Loire apparaît comme le parent pauvre. Je ne puis guère citer qu'un texte qui lui soit consacré : *Noirmoutier*, où il trace un tableau idyllique de l'île, qui lui a servi d'asile pendant six mois, en 1886<sup>9</sup>. C'est maigre, et je le déplore pour les Angevins que nous sommes tous ici.

De ce très bref rappel biographique, je crois que deux conclusions peuvent être tirées. Tout d'abord, Mirbeau est un homme resté toute sa vie fidèle à l'Ouest, où il est régulièrement uenu se retremper chaque fois qu'il a uoulu fuir les "*miasmes morbides*" de la capitale. Ensuite et surtout, bien que son œuvre fasse aussi sa part à l'imagination - pensons aux *Lettres de l'Inde* (1885)<sup>10</sup> et au *Jardin des supplices* (1899) - , Mirbeau est d'abord un écrivain soucieux de peindre ce - et ceux - qu'il connaît. Aux antipodes d'Émile Zola, qui écrit 700 pages sur les paysans de la Beauce après une uisite organisée de six jours, Mirbeau ne suit aucun programme et n'a aucune prétention scientifique - et encore moins encyclopédique. Il se méfie même comme de la peste du prétendu "réalisme" dont se gargarisent Zola et ses disciples, et qui n'est à ses yeux qu'une grossière mystification. Pourtant, le véritable réaliste n'est sans doute pas celui qu'on pourrait croire : car lui, au moins, évoque les paysages qu'il a observés et qui l'ont marqué et les hommes qu'il a fréquentés quotidiennement pendant des années, il ne les invente pas.

\* \* \*

Un mot des paysages, pour commencer notre étude. Comme on pourrait s'y attendre de la part du chante attitré de Monet et de Pissarro, Mirbeau est un écrivain impressionniste, et, quand il entreprend une description, il utilise, avec l'outil des mots, des procédés uisant à produire le même effet que les toiles de ses amis. Ainsi, le paysage est toujours perçu à travers le regard d'un personnage, dont les états d'âme conditionnent la perception, sous un certain angle bien spécifié, et selon des éclairages qui changent d'un moment à l'autre et qui transfigurent les choses ; les contours tendent à s'estomper, les cadres sécurisants à disparaître, le chaos des sensations qui se bousculent à se substituer à la composition ordonnée du peintre ou du romancier. Par la totale subjectivité du regard qu'il jette sur le monde, par son refus d'un ordre préexistant et jugé artificiel et mensonger, par son souci de peindre un univers en transformation perpétuelle et constamment menacé d'entropie, Mirbeau est un écrivain impressionniste dans le plein sens du terme.

---

accuser d'"*amitiés particulières*". De fortes présomptions laissent à penser que le père de Kern est inspiré du célèbre Stanislas Du Lac, maître d'études de Mirbeau, qui n'avait pas encore prononcé ses vœux, et qui sera le confesseur du haut État-Major pendant l'Affaire Dreyfus. Sur ce sujet, uoir les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 5 (1998).

<sup>9</sup> *Noirmoutier*, Éditions Séquences, Rezé, 1994.

<sup>10</sup> Publiées par mes soins aux Éditions de l'Échoppe, Caen, en 1991.

Citons tout d'abord une évocation de Noirmoutier, placée explicitement sous le patronage de Claude Monet, qu'il a précisément reçu dans sa maison du Pélavé, en novembre 1886, et avec lequel il entreprend de rivaliser :

*"Du casino, le spectacle est admirable et d'une douceur infinie. La mer est rose, le ciel rose, et la côte, là-bas - que borde un étroit ruban d'eau plus blanche -, rose aussi, plus rose que la mer et que le ciel, avec de petites taches bleues, et des blancheurs subites qui, ça et là, étincellent vivement. Il faudrait le pinceau de Claude Monet pour exprimer cette clarté, cette légèreté, cette limpidité de rose. Un nuage passe, et voilà une ombre violette qui s'allonge sur la mer, s'échancre, glisse lentement, pareille à une île qui flotterait... Un nuage passe, et c'est une ombre verte, d'un vert lumineux, transparent, où l'on devine les profondeurs sereines, immenses, comme les ciels des soirs tranquilles ou des jeunes matins... Et tandis qu'une goélette et deux côtres restent immobiles à leur mouillage, des chaloupes de pêche traversent la rade et bientôt vont se perdant, délicieusement roses, dans tout ce rose épandu qui monte de la mer et qui tombe du ciel" (Noirmoutier, p. 36).*

Sous l'effet de l'enchantement d'un paysage sacralisé, Mirbeau en oublie son pessimisme foncier, et la transmutation des choses sous l'effet de la lumière ne suscite plus la moindre angoisse. Il nous donne de cette île bénie des dieux une image apaisée et émerveillée, qui révèle sa nostalgie récurrente d'un paradis perdu, à l'abri des pollutions du monde moderne. Mais, le plus souvent, hélas ! les hommes ne se font pas oublier et ne se réduisent pas à ces taches roses noyées dans le grand Tout. Voyons par exemple cette évocation du Perche, à travers le regard du soldat Jean Mintié, de l'armée de la Loire :

*"De ci, de là, des petits bois émergeaient de l'océan de terre, semblables à des îles ; des clochers de village, des fermes, estompés par la brume, prenaient l'aspect de voiles lointaines. C'était, dans l'énorme étendue, un grand silence, une grande solitude, où le moindre bruit, où le moindre objet remuant sur le ciel, avaient je ne sais quel mystère qui vous coulait dans l'âme une angoisse. Là-haut des points noirs qui tachaient le ciel, c'étaient les corbeaux ; là-bas, sur la terre, des points noirs qui s'avançaient, grossissaient, passaient, c'étaient les mobiles fuyards ; et, de temps en temps, l'aboi éloigné des chiens qui se répondaient de l'ouest à l'est, du nord au sud, semblait la plainte des champs déserts. [...] J'étais seul, bien seul, tout seul, en cette plaine abandonnée et vide. [...] Le jour baissa peu à peu ; le ciel jaunissait, s'empourpra légèrement, puis il s'éteignit dans un silence de mort. Et la nuit tomba sans étoiles et sans lune, sur les champs, tandis qu'une brume glacée se levait de l'ombre" (Le Calvaire, Éd. Nationales, 1934, pp. 55-56).*

Loin d'apporter la sérénité, loin de susciter des émotions esthétiques émerveillantes, la nature secrète l'angoisse dans l'âme du narrateur, qui tâche de nous la communiquer ("**vous** coulait") : la mort est en permanence sous-jacente à la vie. À peine moins sinistre est la pointe du Raz, où, quelques années et quelques chapitres plus tard, le même Jean Mintié s'est réfugié, en quête de rédemption :

*"Par-delà la jetée, l'œil devine des espaces incertains, des plages roses, des criques argentées, des falaises d'un bleu doux, poudrées d'embrun, si légères qu'elles semblent des vapeurs, et la mer, toujours, et toujours le ciel, qui se confondent, là-bas, dans un mystérieux et poignant évanouissement des choses... À ma gauche, la dune, où les orobanches étalent leurs corymbes de fleurs pourprées, brusquement finit ; le terrain s'élève, s'escarpe, et des rochers s'entassent, dégringolent, ouvrent des gueules de gouffres mugissants, ou bien s'enfoncent dans la mer, la fendent violemment, comme des étraves de navires géants. Là, plus de grève ; la mer resserrée contre la côte bat le flanc des rochers, s'acharne, bondit, sans cesse furieuse et blanche d'écume. Et la côte continue, déchiquetée, entaillée, minée par l'effort éternel des vagues, s'écroulant ici en un monstrueux chaos, là se redressant et découpant sur le ciel des silhouettes inquiétantes..." (Le Calvaire, p. 183)*

Certes, le spectacle est beau, somptueux même. Mais la nature n'est pas à la mesure de l'homme et semble se déchaîner pour l'écraser. Pire encore : loin d'être un "cosmos", c'est-à-dire ordonnée et harmonieuse, elle n'est qu'un "monstrueux chaos", dont l'existence même est un démenti à l'optimisme leibnizien et panglossien et au finalisme religieux : sur cette terre, rien n'a de

sens, rien ne rime à rien, et, contrairement à ce qu'affirment les religions, rien n'a été prévu et organisé pour que l'homme soit à son aise : il n'est qu'un "vil fétu" égaré dans "ce crime qu'est l'univers"<sup>11</sup>.

Ainsi, l'image de la nature que nous donnent les descriptions impressionnistes de Mirbeau est-elle ambivalente. En même temps qu'elles nourrissent l'homme, la mer et la terre ne cessent de le menacer, et il est obligé de mener contre elles un combat incessant, toujours recommencé, et dont il ne saurait sortir durablement vainqueur.<sup>12</sup> Il n'en reste pas moins que Mirbeau a souvent l'impression de retrouver en Bretagne, et, à degré moindre, en Normandie, des paysages inchangés depuis des siècles et qui préservent d'une certaine façon les hommes des pollutions des villes et des industries. Ainsi, à Belle-Isle, "*on se croirait à plus de mille lieues de toute civilisation, en ce pastoral et maritime hameau [Le Cosquer], tant y est chaste la vie, tant la solidarité rapproche ces âmes étroitement et fait de ces hommes qui, chacun, ont pourtant des intérêts différents, les membres unis et dévoués d'une même famille. Les étrangers qui parfois viennent visiter ces côtes admirables, n'ont pu rendre mercantiles, par le gain facile, les fières natures où se mêle le germe des dévouements anciens à l'instinct supérieur et naturel de la liberté*" (*Le Gaulois*, 21 juin 1887). C'est l'insularité des pêcheurs de Belle-Isle qui les a préservés de ce fléau qu'est le mercantilisme généralisé, qui transforme toutes choses, y compris les hommes, les œuvres d'art et les honneurs, en marchandises dont la valeur fluctue selon la loi inflexible et absurde de l'offre et de la demande. Pourtant, même sur le continent, il existe d'autres coins protégés, tel Sainte-Anne d'Auray, dans l'austère Morbihan : "*Depuis Yves Nicolazic, qui vit Ste Anne, impalpable et rayonnante de lune, se montrer à lui, dans le champ sacré du Bocenno, rien n'est changé. Les chemins de fer, ces conquérants des contrées barbares, n'ont pu laisser d'autres traces ici que celles, vite disparues, de leur fumée. [...] Nulle part ils n'ont déposé un atome de la vie nouvelle qui gronde dans leurs flancs.*" (*Le Gaulois*, 1er août 1887) Mais cette fois, nouvelle ambiguïté, cet isolement a des effets pervers, puisqu'il maintient les esprits dans un abrutissement séculaire, dont témoignent notamment les pèlerinages à Ste Anne, véritable cour des miracles moyenâgeuse, dont Mirbeau reprendra l'hallucinante évocation dans *Sébastien Roch*.

\* \* \*

De fait, l'idéal rousseauiste caressé par l'abbé Jules et par son créateur est doublement démenti : par la marâtre nature, qui s'acharne contre les humains, et par la société capitaliste, dont l'envahissement tentaculaire fait disparaître rapidement les derniers isolats, ou y introduit le mercantilisme corrompateur et exécré. Les conditions de vie matérielles des hommes y sont donc, pour la plupart extrêmement rigoureuses, notamment pour les paysans et les marins. Ainsi en est-il par exemple du Morbihan :

*"Ce n'était point par hasard que les jésuites, à leur retour de Brugelette, s'étaient installés en plein cœur du pays armoricain. Aucun décor de paysage et d'humanité ne leur convenait mieux pour pétrir les cerveaux et manier les âmes. Là, les mœurs du moyen-âge sont encore très vivantes, les souvenirs de la chouannerie respectés comme des dogmes. De tous les pays bretons, le taciturne Morbihan est demeuré le plus obstinément breton par son fatalisme religieux, sa résistance sauvage au progrès moderne, et la poésie âpre, indiciblement triste, de son sol, qui livre l'homme, abruti de misères, de superstitions et de fièvres, à l'omnipotente et vorace consolation du prêtre. De ces landes, de ces rocs, de cette terre barbare et souffrante, plantée de pâles calvaires et semée de*

---

<sup>11</sup> Expressions tirées de *Dans le ciel*, roman pré-existentialiste.

<sup>12</sup> Il faudrait citer, par exemple, ce passage des *Lettres de ma chaumière* : "*Que de fois, couché sur ces rochers déchirés, calcinés, entaillés sinistrement, creusés en gouffres mugissants et pareils à l'enfer, que de fois j'ai admiré le poignant spectacle de cette mer verte, au vert impitoyable et cruel qu'ont parfois les yeux des femmes. [...] Et je restais là, suivant le vol des mouettes et des cormorans, les oreilles emplies du grondement des brisants, me demandant si toute cette eau n'était pas formée de larmes que cette mer a fait couler, et si, quand les phares s'allument, vers la nuit, et prolongent au loin leur lumière sanguinolente, ce n'était point le sang des victimes qui revient, tache ineffaçable, pour l'accuser et la maudire...*"

*pierres sacrées, émanent un mysticisme violent, une obsession de légende et d'épopée, bien faits pour impressionner les jeunes âmes délicates, les pénétrer de cette discipline spirituelle, de ce goût du merveilleux et de l'héroïque, qui sont le grand moyen d'action des jésuites.*" (Sébastien Roch, Éd. Nationales, 1934, p. 2)

Ce sont donc bien les conditions naturelles ingrates qui déterminent la misère matérielle et morale de populations vouées à l'aliénation religieuse. Mais la société bourgeoise, loin d'y remédier, tend encore à aggraver les choses en créant de nouveaux besoins, source de frustrations et cause de déracinements douloureux. Ainsi Mirbeau constate-t-il, dès 1884, que le paysan breton - mais il fait le même constat en Normandie - *"n'est plus le terrien robuste et songeur, né de la terre, qui vivait d'elle et qui mourait là où, comme le chêne, il avait poussé ses racines. Les tentations de l'existence oisive l'on en quelque sorte déraciné* <sup>13</sup> *du sol. Il voit Paris, non comme un gouffre où l'on sombre et qui vous dévore, mais comme un rêve flamboyant, où l'or se gagne, s'enlève à larges pelletées, où le plaisir est sans fin. Beaucoup d'en vont. Ceux qui restent se désaffectent de leur champ ; ils traînent leurs ennuis sur la glèbe, tourmentés par des aspirations vagues, des idées confuses d'ambitions nouvelles et de jouissances qu'ils ne connaîtront jamais. Alors ils se réfugient au cabaret"* ("Le Tripot aux champs", 25 août 1884). Près de 80 ans avant Henri Mendras, il pressent la disparition des paysans...

Tout aussi néfastes sont les inégalités sociales qui, loin d'avoir été réduites par la Révolution, ont encore été amplifiées. La terre appartient bien souvent à de grands propriétaires, féodaux ou bourgeois des villes, et la plupart des paysans, ou n'ont pas du tout de terres, ou ne possèdent que des lopins insuffisants pour nourrir leurs familles. De surcroît, les commerçants des villes leur imposent leur loi draconienne et s'enrichissent à leurs dépens. Quant aux politiciens républicains, ces *"mauvais bergers"*, loin de s'attaquer résolument à la fameuse *"question sociale"*, ils ne s'intéressent aux paysans qu'au moment des élections et les bernent par des promesses démagogiques aussitôt oubliées. Très critique à l'égard du suffrage universel, où il ne voit qu'une mystification par laquelle les moutons humains se voient reconnaître le "droit" de choisir *"le boucher qui les tuera"* et *"le bourgeois qui les mangera"*, il appelle de ses vœux une *"grève des électeurs"* <sup>14</sup>. En attendant, c'est la misère pour le plus grand nombre, dans les campagnes du Morbihan (cf. Sébastien Roch) comme dans le Perche (cf. *L'Abbé Jules*) et dans l'Eure (cf. *Le Journal d'une femme de chambre*). Avec des variantes locales, c'est la même alimentation malsaine et monotone, la même insalubrité, le même travail acharné pour des revenus précaires et insuffisants. Ainsi, après soixante ans de labeur sans un jour de repos, le père Dugué et sa femme ont-ils économisé sou à sou 400 francs de rente, soit 8. 000 de nos francs (pour un capital équivalant à 160. 000 francs)... <sup>15</sup>

Dans certains coins où les conditions de vie sont encore plus rigoureuses que la moyenne, la lutte pour la vie donne lieu à des pratiques atroces et pourtant présentées comme courantes : la suppression des *"bouches inutiles"* pour préserver un équilibre démographique et alimentaire toujours menacé par la surpopulation.<sup>16</sup> Ainsi l'infanticide est-il pratique courante dans un hameau déshérité du Perche, La Boulaie Blanche, comme l'explique le braconnier Motteau dans un conte du prétoire de 1885 :

*"Nous sommes tous comme ça à la Boulaie Blanche. Dame ! ça se comprend !... À deux lieues tout autour du hameau, point de terre ; rien que la bruyère et les ajoncs d'un côté ; rien que du sable et de la pierre de l'autre... Des bouleaux grêles, de place en place, ou bien des pins qui se rabougrissent et ne poussent pas... Les choux eux-mêmes ne viennent point dans nos jardins... C'est un pays maudit... Comment voulez-vous qu'on vive là-dedans ?... Alors, comme on n'est pas trop*

---

<sup>13</sup> Notons que Mirbeau emploie ce mot cinq ans avant *Les Déracinés* de Barrès.

<sup>14</sup> Titre d'un article paru dans *Le Figaro* en 1888 et recueilli dans notre édition de ses *Combats politiques* (Librairie Séguier, 1990)

<sup>15</sup> Voir "La Mort du père Dugué", dans les *Contes cruels*, t. I, pp. 86-108.

<sup>16</sup> À en croire le film japonais *La Ballade de Narayama*, couronné à Cannes il y a une quinzaine d'années, il en était de même dans les campagnes japonaises au milieu du XIXe siècle.

loin du bois, on commence par braconner... Des fois ça rapporte, mais il y a bien aussi de la mort-satson. [...] Je vous le demande, Monsieur le Président, qu'est-ce que vous feriez à notre place ?... Travailler au loin ?... aller s'engager dans les fermes ?... Mais si on dit que nous sommes de la Boulaie-Blanche, c'est comme si on arrivait de l'enfer... on nous chasse à coups de fourche... Alors il faut bien voler !... Et quand on se décide à voler, il faut aussi se décider à tuer... L'un ne va pas sans l'autre... Si je vous raconte tout cela, c'est qu'il faut que vous sachiez ce que c'est que la Boulaie-Blanche, et que la faute en est plus encore aux autorités, qui ne se sont jamais occupées de nous, et qui nous isolent de la vie, comme des chiens enragés et pestiférés. / [...] Maintenant, Monsieur le Président, écoutez-moi bien... Il y a, au village de la Boulaie-Blanche, trente feux, c'est-à-dire trente femmes et trente hommes... Avez-vous compté combien, dans ces trente feux, il y a d'enfants vivants ?... Il y en a trois... Et les autres, et les étouffés, et les étranglés, et les enterrés, les morts enfin ?... les avez-vous comptés ?... Allez retourner la terre, là-bas, à l'ombre maigre des bouleaux, au pied frêle des pins ; sondez les puits, remuez les cailloux, éparpillez au vent les sables des carrières ; et dans la terre, sous les bouleaux et les pins, au fond des puits, parmi les cailloux et le sable, vous verrez plus d'ossements de nouveau-nés qu'il n'y a d'ossements d'hommes et de femmes dans les cimetières des grandes villes..." (Combats pour l'enfant, pp. 32-36).

Plus horrifiant encore, parce qu'il semble s'agir de paysans ordinaires et non d'exclus et de marginaux, est un conte de 1895 au titre éloquent, "Les Bouches inutiles", où une épouse condamne son vieux mari, devenu incapable de travailler, à mourir de faim : "T'as faim !... t'as faim... c'est un malheur, mon pauvre vieux... et j'y peux rien... Quand on ne travaille pas..., on n'a pas le droit de manger... il faut gagner le pain qu'on mange... Est-ce vrai, ça ?... Un homme qui ne travaille pas, c'est pas un homme... c'est pus rien de rien... c'est pire qu'une pierre dans un jardin... c'est pire qu'un arbre mort contre un mur..." Et le père François, après réflexion, se soumet à la loi inflexible de la nature : "C'est bon !... fit le père François... Il trouvait cela dur, mais au fond il trouvait cela juste, car son âme de primitif n'avait jamais pu s'élever des ténèbres farouches de la Nature jusqu'au lumineux concert de l'Égoïsme humain et de l'amour. [...] Il ne se plaignit pas et s'apprêta à mourir, silencieusement, sans un cri, comme une plante trop vieille, dont les tiges desséchées et les racines pourries ne reçoivent plus les sèves de la terre" (Contes cruels, t. I, pp. 167-169).

Bien qu'il ne fasse aucun commentaire et laisse le lecteur libre de conclure de lui-même, il est clair que Mirbeau nous incite, beaucoup plus nettement que son ami Maupassant, à mettre radicalement en cause les institutions sociales défailtantes et homicides. Faut-il s'étonner si, en 1899, il va mener, dans les colonnes du *Journal*, une grande campagne en faveur du néo-malthusianisme et du droit, pour les enfants, de ne se voir "infliger la vie", comme disait Chateaubriand, que si on leur offre des conditions matérielles et affectives de vie qui leur offrent une chance d'épanouissement ?

\* \* \*

Voyons rapidement comment Mirbeau nous présente les structures sociales qui dominent en Normandie et en Bretagne sous le Second Empire et au début de la Troisième République. Au-delà de différences marginales, il s'agit de régions restées relativement à l'écart du mouvement d'industrialisation et d'urbanisation du dix-neuvième siècle. Les structures traditionnelles s'y sont donc mieux conservées qu'ailleurs.

Il subsiste notamment une vieille noblesse, réfugiée dans ses châteaux, et souvent appauvrie - pensons au panier percé surendetté qu'est le marquis de Porcellet des *Affaires sont les affaires* - , mais qui n'en a pas pour autant perdu sa morgue, son sens de l'honneur (un "honneur" prêt à toutes les compromissions, selon l'écrivain...) et son prestige social. Pour nombre de ces hobereaux, fussent-ils misérables, la Révolution française est nulle et non avenue et les droits de l'homme ne sont qu'un chiffon de papier. Ainsi, l'un d'entre eux, dans *Sébastien Roch*, lâche ses chiens aux trousses d'un clerc d'huissier et s'indigne de devoir verser des dommages et intérêts... Quelques uns d'entre eux ont réussi à sauvegarder leur fortune, voire à entrer "dans le mouvement de la vie", c'est-

à-dire dans les affaires, et à tirer de la spéculation ou de l'industrie des profits conséquents. Par exemple, le marquis d'Amblezy-Sérac d'*Un Gentilhomme*. Dans les deux provinces de l'Ouest, ces représentants du passé ont donc conservé une puissance politique considérable et résistent avec efficacité à l'avancée des idées républicaines.

Ces idées sont défendues, pour l'essentiel, par la bourgeoisie des villes et des bourgs, qui, bonapartiste sous l'Empire, s'est ralliée à la République par conformisme bestial autant que par intérêt. Car la caractéristique des bourgeois, pour Mirbeau comme pour Daumier, Flaubert ou Villiers de l'Isle-Adam, c'est d'être inaptes à l'exercice de la pensée et inaccessibles à toute préoccupation éthique et esthétique. Les contes et les romans de Mirbeau sont farcis de ces personnages ridicules, imbus de leur importance et qui pérorent stupidement pour se mettre en valeur. Les exemples les plus caricaturaux sont le juge Robin de *L'Abbé Jules* et le père de Sébastien, le quincaillier Joseph-Hippolyte-Elphège Roch, qui s'acquiert le respect général par "*ses qualités de beau parleur et l'orthodoxie de ses opinions*" (*Sébastien Roch*, p. 7). Cette conscience de leur supériorité de classe a pour effet d'établir dans les villages un véritable *apartheid* social, comme le père Roch l'explique au jeune Sébastien avant de le livrer en pâture aux jésuites "*pourrisseurs d'âmes*" : "*C'est pourquoi, mon enfant, jusqu'au jour de ton départ, il est nécessaire de briser là toute espèce de relations avec tes camarades d'ici... La société impose à ses membres des hiérarchies qu'il est dangereux de transgresser... Ces méchants gamins, pour la plupart fils de pauvres et de simples ouvriers - je ne les blâme pas, remarque bien, je constate seulement - ne sont plus de ton rang. Entre eux et toi, désormais, il y a un abîme*" (*Sébastien Roch*, p. 16).

Entre ces bourgeois impitoyables et abjects et les plus déshérités, les exclus, les chemineaux, les errants et les mendiants, que Mirbeau évoque souvent dans ses chroniques et pour lesquels il conserve une affection toute particulière, on trouve une masse de paysans confrontés à des conditions d'existence difficiles et qui en ont été endurcis. Pingres - un sou difficilement gagné est un sou - , durs à la tâche, inaccessibles à la pitié, retors en affaires, ignorants et superstitieux, ils n'ont *a priori* pas grand chose pour plaire. Dans son évocation des paysans du Perche, Mirbeau met souvent en lumière leur absence de moralité. Il en tire parfois des effets comiques : par exemple, dans "Une Bonne affaire", un moribond convainc sa femme de faire un modeste don de terre à la commune pour obtenir en échange au cimetière une concession à perpétuité qui vaut deux fois plus cher ; ou bien, dans "Justice de paix", un paysan exige de la justice qu'elle lui garantisse une modeste rémunération de la part d'un ami qu'il a surpris, au bord de la route, en pleine action avec sa femme, qu'il a consenti à lui louer moyennant finances. D'autres fois, le rire est paralysé et l'humour par trop noir : ainsi, un paysan qui vient de perdre son fils ne se lamente-t-il que sur la mort de sa bonne vache laitière qui représente "*ben d'argent*"<sup>17</sup> ; un mari est tout étonné qu'un simple coup de pied dans le ventre de sa femme l'ait envoyée au cimetière, et discute aimablement avec son beau-père, en vidant des verres de vin, sans arriver à trouver une date qui les arrange pour l'enterrement<sup>18</sup>.

Ce qui aurait pu, semble-t-il, donner à ces hommes une conscience morale, c'est leur religion. Mais si, en Bretagne, règne un "*mysticisme violent*" entretenu, on l'a vu, par la sauvagerie des paysages, en Normandie la religion n'apparaît guère que comme un élément du décor ou de la vie quotidienne, quand ce n'est pas carrément un moyen de faire au ciel de bonnes affaires posthumes. Avec de notables différences dans les deux provinces, l'Église catholique y exerce une domination sans partage et y impose sa chape de plomb. C'est elle qui fixe le calendrier, qui planifie et met en scène les cérémonies dont elle a besoin pour impressionner et pétrir les âmes ; elle exploite la crédulité populaire et la canalise à son profit dans de monstrueux pèlerinages tels que celui de Sainte-Anne d'Auray ; elle contrôle la vie privée de ses ouailles, et, par le truchement de la confession, elle pratique impunément l'inquisition des consciences (Mirbeau en dénonce les effets

---

17 "Et l'enfant ? demanda M. Ragaine [le médecin]. / Maît'Pitaut regarda le docteur, comme s'il ne comprenait pas. / - S'y vous plaît ? interrogea-t-il. / - L'enfant malade, que je vais voir, comment est-il ? / - C'est-y nout' petit gas, que v'lez dire ? / - Mais oui !... / - Ah ! ben, il est mô itout..." ("La Tristesse de maît'Pitaut", 30 août 1887 ; *Contes cruels*, t. I, pp. 129-130).

18 "Avant l'enterrement", 19 avril 1887 ; *Contes cruels*, t. I, pp. 328-333.

corrupteurs dans *Sébastien Roch*) ; elle inculque durablement aux futurs adultes une haine irrécyclable du corps et des plaisirs des sens et instille un indéradable sentiment de culpabilité, qui constitue "le poison religieux" le plus mortifère et dont témoigne notamment l'extraordinaire héros éponyme de *L'Abbé Jules* ; "opium du peuple", enfin, elle entretient son inertie, l'aliène à jamais et lui interdit de secouer ses chaînes : "Il y a là une force d'inertie, fortifiée par des siècles et des siècles d'atavisme religieux et autoritaire, impossible à vaincre. L'homme [...] est amolli, émasculé par le mensonge des grands sentiments ; il est retenu dans son abjection morale et dans sa soumission d'esclave par le mensonge de la charité" (*Sébastien Roch*, pp. 233-234).

Il est, je pense, inutile d'insister, car ces divers constats ne présentent pas beaucoup d'originalité et sont relativement courants à l'époque : Mirbeau est simplement beaucoup plus mordant et démystificateur. Par contre, il est un point par lequel les curés bretons, appelés recteurs, se distinguent notablement : c'est le racket systématique de leurs ouailles, dont le romancier a été témoin à plusieurs reprises, comme en témoigne sa correspondance. Plusieurs contes évoquent leur rapacité homicide et les chantages odieux qu'ils exercent sur les miséreux, notamment "Après 1789", dont le titre ironique suggère l'inanité de la Révolution, qui n'a pas changé un iota aux rapports sociaux et aux mentalités rétrogrades. Dans une chronique de 1888, voici comment un hobereau de la région d'Auray évoque la situation des paysans du coin : "Ils sont tellement pauvres que ça en a l'air d'une blague ! Ils crèvent de faim littéralement... Ça n'empêche pas que le bon curé, en dix ans, vous entendez bien, en dix ans, nom de Dieu !... a fait suer à leurs sales guenilles 150. 000 francs !... Quand il n'y avait pas d'argent, il prenait le grain, le laitage, la volaille, il prenait tout, et il vendait tout au marché" (*Le Gaulois*, 3 novembre 1888). En Normandie, où, hors la Boulaie Blanche, la misère est bien moindre, où le mysticisme est marginal et où les paysans sont beaucoup plus rusés, les curés apparaissent davantage comme de bons vivants qui se prélassent dans la mollesse et la fainéantise, conformément à une image traditionnelle, ce qui révolte l'abbé Jules : pour bien prouver que la seule motivation de la prétendue "vocation" de ces pourceaux humains est en réalité le souci du bien vivre, il lègue sa fortune au premier prêtre du diocèse qui se défroquera, et persuadé que la clause de priorité suscitera, entre tous les postulants, de belles bagarres dont il ricane par avance...

Dans les micro-sociétés totalitaires que sont les villages ou les collèges - tel celui de Vannes -, où chacun vit en permanence sous le regard des autres, où "l'exclusivisme des classes" se révèle "homicide", où le conformisme interdit toute dissidence sous peine d'exclusion sociale, les rares individus qui ont résisté à l'"éducastration", qui ont préservé douloureusement un espace de liberté intérieure, et qui sont dotés d'un minimum de conscience sociale ou d'exigences éthiques ou esthétiques, sont condamnés à une intolérable solitude. Tels Jean Mintié, dans *Le Calvaire*, l'abbé Jules ou Sébastien Roch. Telle la Célestine du *Journal d'une femme de chambre*. Tel aussi le jeune Octave Mirbeau, qui avait le sentiment de s'étioler dans le cercueil notarial de Me Robbe<sup>19</sup> et qui, à la première occasion, s'est évadé vers Paris en cédant à la voix du tentateur : l'ancien député bonapartiste de Mortagne-Rémalard, Henri Dugué de la Fauconnerie, qui, en 1872, l'a embauché comme secrétaire particulier et l'a introduit à *L'Ordre de Paris*.

\* \* \*

Les difficiles conditions matérielles d'existence et les conditionnements socio-culturels que nous venons d'évoquer déterminent pour une très large part les mentalités des Normands et des Bretons, à de rares exceptions près. Deux traits dominants de ces mentalités me semblent ressortir des tableaux qu'en a tracés Octave Mirbeau.

Tout d'abord l'extrême dureté, qui confine parfois à l'inhumanité. Chez les nobliaux des campagnes ou les bourgeois des villes, qui défendent leurs intérêts de classe, il n'y a guère de quoi s'étonner : il est dans la logique de la lutte des classes que les classes exploiteuses tirent le profit

---

<sup>19</sup> Cf. Pierre Michel, "Octave Mirbeau de Rémalard", dans les Actes du *Colloque Octave Mirbeau* du prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, 1994 ; et, bien sûr, les *Lettres à Alfred Bansard*.

maximal de la masse des exploités corvéables à merci, et le dialogue du troisième acte des *Affaires sont les affaires* entre le brasseur d'affaires Isidore Lechat, prototype du nouveau riche vulgaire à souhait, et le "vieux marcheur" de la noblesse, le marquis de Porcellet, à l'honneur fort élastique, nous révèle que, si les méthodes sont différentes, les objectifs sont bien les mêmes. Chez les dominés, les paysans, les marins, les domestiques, la dureté est le produit de la lutte pour la vie. Dans une société darwinienne qui, au lieu de tempérer ou de combattre l'inexorabilité de la "loi du meurtre", s'en accommode et la récupère au profit des dominants, les pauvres, les humiliés et offensés n'ont pas d'autre moyen de résister et de limiter leurs propres souffrances que de s'endurcir et de revêtir une cuirasse d'indifférence.

Cela a pour conséquence ce qui constitue le deuxième grand trait caractéristique des mentalités de l'Ouest : le fatalisme, que renforce certes l'aliénation religieuse, mais qui résulte avant tout du sentiment d'impuissance face à la cruauté de la nature et à l'injustice des conditions sociales. Ainsi, dans *Le Calvaire*, la mère Le Gannec, qui a perdu son mari et ses deux fils en mer, fait à Jean Mintié "le récit de ses malheurs, simplement, sans se plaindre, répétant avec une sublime résignation : / - Ce que le bon Dieu veut, il faut bien le vouloir... Quand on serait là, à pleurer tout le temps, ça n'avance point les affaires" (p. 187). Dans un conte de 1885, "Le Père Nicolas", une femme sert à boire à ses visiteurs, puis leur apprend tout de go, sans la moindre émotion apparente, que son mari vient de mourir et que le cadavre est dans la pièce à côté, avant de vanter les qualités de son lait, comme si de rien n'était... (*Contes cruels*, t. I, pp. 76-79). Omniprésente, la mort est intégrée à la vie, banalisée, et l'angoisse qu'elle est supposée susciter chez les êtres pensants se trouve en quelque sorte exorcisée.

Cette insensibilité devant la souffrance ou la mort des autres, y compris des êtres les plus proches, et cette dureté à l'égard de soi-même, que nous avons constatée dans "Les Bouches inutiles" et "La Mort du père Dugué", pourraient produire sur le lecteur d'aujourd'hui, plus sourcilieux en matière d'humanité, un effet de répulsion. De fait, les paysans normands - et, à degré moindre, bretons - ne suscitent guère la sympathie et peuvent même nous apparaître comme des "barbares" marqués au coin d'une étrangeté radicale. Pourtant, Mirbeau se garde bien de les juger, et même leur témoigne régulièrement sa paradoxale sympathie.

Tout d'abord parce qu'il voit en eux des victimes et que, don Quichotte impénitent, il vole toujours et systématiquement au secours des démunis. Paysans et marins sont victimes, nous l'avons vu plus haut, de conditions sociales profondément injustes, de "l'empreinte" ineffaçable de la religion romaine, et de l'indifférence des "mauvais bergers" de la prétendue "République", qui, loin d'être "la chose du peuple", n'est que l'affaire d'une poignée d'arrivistes et de démagogues sans scrupules. Comment, dès lors, en vouloir à ceux qui ne sont que le produit des conditions économiques, politiques, sociales et culturelles qui les façonnent ?

Et puis, cette inhumanité apparente des faibles apparaît comme une nécessité de la survie. Dans une société où règne la loi du plus fort, où l'impunité est garantie aux gagners tels qu'Isidore Lechat, où "les affaires sont les affaires" et où tous les coups sont permis pour faire de l'argent, la pitié est un handicap, la sensibilité est une souffrance, l'honnêteté est une faiblesse inexcusable.

Enfin, l'endurcissement peut même apparaître comme une forme de sagesse, comme une espèce de stoïcisme spontané face aux malheurs de la vie contre lesquels n'existe aucune parade. Comme Tolstoï, Mirbeau se demande, à la fin du "Père Nicolas", s'il faut "admirer ou maudire cette insensibilité du paysan dans la mort, la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, près des nids dévastés" (p. 79). Le paysan serait donc moins désarmé, face à la mort, que les animaux et que les hommes cultivés et manifesterait ainsi sa supériorité sur les professionnels de la pensée. De même, on l'a vu, Mirbeau qualifie de "sublime résignation" le fatalisme de la mère Le Gannec.

\* \* \*

Ainsi, il apparaît qu'Octave Mirbeau, à défaut d'être Angevin, est indiscutablement un

homme de l'Ouest, un Normand, un Percheron, et qu'il a gardé pour sa province natale et pour sa Bretagne d'adoption une affection qui ne s'est jamais démentie : c'est toujours là qu'il est revenu se ressourcer chaque fois qu'il a voulu fuir la ville. Mais sa fidélité ne l'aveugle nullement, et il ne cesse d'exercer son jugement critique sur les hommes et les institutions. Libertaire, "intellectuel" engagé, il compte bien que les lecteurs tireront profit de ses romans et de ses contes en découvrant les choses sous un jour différent et pourront de la sorte exercer à leur tout leur esprit critique. Simplement il les laisse libres de conclure eux-mêmes et, pour sa part, se garde bien de juger.

Le tableau qu'il nous trace des paysages et des hommes de l'Ouest est ambivalent. Si ses aspirations restent naturistes et rousseauistes, et s'il lui arrive parfois de croire un instant avoir retrouvé, à Belle-Isle ou à Noirmoutier, des édens protégés des fracas du monde moderne, il sait pertinemment que le passé est bien révolu, et aussi que le progrès n'est pas seulement une mystification des politiciens républicains et des charlatans du scientisme. Hostile à tout dogmatisme, réfractaire à toute pensée univoque, sensible à l'universelle contradiction qui constitue le moteur des êtres et des choses, il préserve ainsi sa liberté de jugement, et par voie de conséquence la nôtre. En peignant l'Ouest, qu'il connaît d'expérience, il nous donne du même coup une leçon de lucidité révélatrice de son matérialisme radical <sup>20</sup>.

Pierre MICHEL  
professeur agrégé, docteur ès lettres, H. D. R.,  
chercheur associé à l'université d'Angers,  
président de la Société Octave Mirbeau

---

20 Voir Pierre Michel, "Le Matérialisme de Mirbeau", dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, pp. 292-312.